

# Nirvana

Lumière Nouvelle  
sur  
la Vie dans l'Àu-delà

*Suzanne Ward*

Traduit de l'américain par Jean Hudon



Titre original anglais  
Matthew, Tell Me About Heaven

© 2001 par Suzanne Ward  
Matthew Books  
P.O. Box 1043  
Camas, Washington 98607  
www.matthewbooks.com  
suzy@matthewbooks.com

© 2005 Ariane Éditions Inc.  
1209, av. Bernard O., bureau 110, Outremont, Qc  
Canada H2V 1V7  
Tél. : (514) 276-2949, Fax. : (514) 276-4121  
Courrier électronique : info@ariane.qc.ca  
www.ariane.qc.ca

Tous droits réservés

Traduction : Jean Hudon

Révision linguistique : Monique Riendeau, Michelle Bachand  
Révision : Marc Vallée  
Mise en page : Kessé Soumahoro  
Graphisme : Carl Lemyre

Première impression : septembre 2005

ISBN :  
Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2005  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
Bibliothèque nationale de Paris

Diffusion

Canada : ADA Diffusion — (450) 929-0296  
www.ada-inc.com  
France, Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.000.999  
www.dgdiffusion.com  
Suisse : Transat — 23.42.77.40

# Avant-propos

Quiconque a déjà subi la perte d'un être cher occupant une place importante dans sa vie sait que cette expérience nous transforme à jamais. En cela, la peine de chacun est comparable, mais pour chaque cœur brisé, il y a également une histoire d'amour.

Le propos de cet ouvrage concerne bien davantage que ma seule histoire. C'est d'*amour* dont il s'agit ici, un amour à la fois personnel et divin, mais plus encore, ce livre apporte la preuve que lorsque les êtres que nous aimons quittent ce monde, ils continuent à vivre dans un autre corps, au sein d'un royaume merveilleux offrant une étonnante diversité de choses à faire et à voir. Nos religions affirment qu'une autre vie nous attend après la mort et qu'elle est déterminée par la façon dont nous avons vécu cette existence-ci. Cela est juste, mais l'idée qu'elles se font de l'après-vie est en partie inexacte puisqu'il est dit qu'une fois là-haut, personne ne peut nous faire le récit de ce qui s'y trouve. Et cela est *faux* !

Nous *pouvons* découvrir — nous sommes même *censés* découvrir — ce qui se passe en ce royaume que nous appelons le ciel et dont le véritable nom, selon mon fils Matthieu, est le « Nirvana ». Nous pouvons nous représenter assez bien la vie menée par les êtres que nous aimons en cet au-delà qui, à maints égards, est étonnamment semblable à notre existence ici-bas. Mais le ciel offre beaucoup plus d'amour et de lumière, d'équité et de bonté, et aussi davantage de santé sur tous les plans, que la vie sur terre. Grâce à ces révélations sur la vie au paradis, nous pourrions mieux comprendre le but de notre

vie ici et apprendre comment nous préparer à aller de l'avant. Nous pouvons également nous réjouir de savoir que les liens d'amour sont plus que de simples souvenirs et que la vie éternelle est plus qu'un fantôme nébuleux!

## Note de Suzanne Ward

Matthieu utilise presque toujours des pronoms masculins pour représenter à la fois le genre masculin et le genre féminin. C'est intentionnel, tel qu'il me l'a précisé lui-même : *« Je te prie d'accepter cela comme étant délibéré, et ce, uniquement dans le but de simplifier ce que j'exprime et ce que tu entends, JAMAIS pour donner une quelconque priorité au genre masculin. »*

Bien que pratiquement toutes les tournures de phrases attribuées à Matthieu soient textuellement les siennes, j'ai pris soin d'éliminer les redondances et les longueurs. J'ai également retouché certains passages pour que l'information communiquée soit plus claire, j'en ai modifié d'autres pour que les transitions soient naturelles lorsque j'intégrais ensemble des sujets connexes provenant de différentes transmissions, et j'ai formulé quelques questions et certains commentaires afin que l'ordre des chapitres soit le plus logique possible.

Certaines informations de la deuxième partie seront mieux comprises dans le contexte de ce qui est dit dans la première partie et il est donc recommandé de lire le livre en commençant par le début. Dans toute la mesure du possible, les chapitres de la deuxième partie ont été agencés selon un ordre permettant de présenter la vie dans l'au-delà telle qu'elle nous apparaît lorsqu'on y arrive. Bien que chaque passage ait été conçu de façon à être aisément compréhensible en lui-même, il est parfois nécessaire d'avoir lu les chapitres précédents pour tout saisir; il est donc préférable de les lire dans l'ordre proposé. Il pourrait aussi s'avérer utile de lire maintenant le lexique avant de poursuivre la lecture du livre.

[Ndt : Bien que le prénom anglais du fils de Suzanne Ward soit Matthew, c'est la forme française de ce nom qui a été employée tout au long de ce livre.]

# Table des matières

Avant-propos .....	3
Note de Suzanne Ward .....	5

## Première partie

### Matthieu

Liens unissant les âmes .....	11
La famille de Matthieu .....	17
Composer avec notre perte .....	21
En communion avec Matthieu.....	37

## Deuxième partie

### Nirvana

Première impression.....	49
Les corps éthériques.....	50
L'environnement .....	55
La nourriture .....	57
Le paradis sur Terre .....	59
Origine .....	60
Résidents du Nirvana.....	65
Réunions des âmes .....	70
Relations amoureuses.....	76
L'amour divin et les enfants .....	84
Les animaux .....	90
Les anges et les esprits guides.....	95
La prière .....	102
Le temps .....	105
Communicationsau sein du royaume.....	109

Communications avec la Terre .....	113
Emplacement .....	119
Les voyages .....	130
Les loisirs .....	133
Les édifices .....	137
Les ressources culturelles .....	146
Jésus .....	151
L'éducation .....	154
La musique .....	162
Les émotions .....	165
Occupations .....	171
Âmes en transition .....	176
Le suicide .....	196
L'ajustement au royaume .....	198
Expérience de mort imminente .....	202
Les engagements prénataux et le karma .....	210
Les archives akashiques et la revue de l'empreinte de vie .....	215
Le Conseil du Nirvana .....	219
Se rappeler de l'essentiel .....	224

## Troisième partie

### **Messages récents de Matthieu**

Note de Suzanne Ward .....	229
Extrait d'un message reçu le 6 octobre 2004 .....	232
Extrait d'un message reçu le 13 décembre 2004 .....	242
Extrait d'un message reçu le 30 décembre 2004 .....	246
Extrait d'un message reçu le 16 février 2005 .....	252
Extrait d'un message reçu le 13 mars 2005 .....	255
Extrait d'un message reçu le 5 avril 2005 .....	257
Extrait d'un message reçu le 27 avril 2005 .....	259
Extrait d'un message reçu le 23 mai 2005 .....	262
Lexique .....	270

# Première partie

*Matthieu*



## *Liens unissant les âmes*

Vers la fin de l'après-midi du 17 avril 1980, Matthieu, alors âgé de 17 ans, revenait en voiture à la maison après une longue journée de travail à la ferme de son père, au Panama. Les hommes qui l'ont vu projeté hors de sa jeep après qu'elle eut soudain quitté la route pour s'écraser dans un champ rocailleux affirmèrent qu'aucune raison apparente ne pouvait expliquer cet accident. Il ne conduisait pas trop vite. Il n'y avait aucune autre voiture sur la route, il faisait beau, la visibilité était optimale, la chaussée était en bonne condition. Pourtant, il y eut un accident et mon fils décéda dans les bras des gens venus le secourir.

*Presque quatorze ans plus tard...*

**Suzanne :** Matthieu, quelle a été la cause de l'accident ?

**Matthieu :** C'est ce que la famille a finalement conclu, que je me suis tout simplement endormi au volant. À tout le moins, c'est la raison pour laquelle la jeep a quitté la route. Je sais que certains d'entre vous ont pensé que si seulement j'avais écouté la radio, cela m'aurait gardé éveillé. Non, mère, cela n'aurait rien changé. Cela faisait partie du contrat de mon âme. Le temps était venu pour moi de partir, et si je n'avais pas été mortellement blessé lorsque j'ai démolé la jeep, je serais parti d'une autre façon à la même période de ma vie.

Le médecin a dit que tes blessures étaient si importantes que tu n'aurais pu survivre même si tu avais immédiatement reçu des soins médicaux. Mais tous les médiums que je suis allée rencontrer m'ont dit que tu n'avais ressenti aucune douleur, parce que ton esprit avait quitté ton corps juste avant l'accident, dont tu as été témoin d'en haut. Comment ces deux interprétations peuvent-elles être vraies ?

Les médiums t'ont dit ce que je leur avais demandé de te transmettre, et n'est-il pas vrai que le fait d'entendre cela t'a réconforté ? Tel en était le but. Mais ce n'était pas totalement exact pour moi de dire qu'il n'y a eu aucune douleur, puisque mon corps a bel et bien ressenti l'impact.

Il est vrai que mon âme a été libérée de mon corps avant ce moment, et il n'y a donc pas eu de traumatisme pour l'ensemble de mon être. Si mon âme était demeurée à l'intérieur de mon corps à ce moment-là, ma psyché aurait subi un grave traumatisme avant d'arriver ici. Le fait d'éviter ce genre de traumatisme est une forme de grâce divine. Cela facilite et accélère la guérison et l'adaptation une fois ici, sans qu'un traitement prolongé et complexe ne soit nécessaire pour redonner ses pléines capacités fonctionnelles à une psyché abîmée. Je suis donc arrivé ici dans un bon état psychique.

Puisque ton intention était de me réconforter, pourquoi as-tu attendu neuf mois avant de me contacter — dans le premier rêve que j'ai fait à ton sujet après ta mort, la femme médium avec qui j'ai parlé peu après l'accident m'a révélé que tu n'étais pas prêt à communiquer avec moi. Ses paroles exactes ont été celles-ci : « Il est dans un profond repos et il réévalue sa décision de partir. » Elle m'a affirmé que, lorsque tu serais prêt, tu me donnerais un signe que je ne manquerais pas de reconnaître. J'ai interprété mon rêve comme étant ce signe.

Tu as eu raison de considérer ce rêve comme un signe de ma part, mais ce médium aurait pu tout aussi bien dire que j'étais déprimé. Mère, j'ai dû faire face à des difficultés que je n'avais pas anticipées, et mes tout premiers mois ont été complètement improductifs, car ce fut une période très difficile pour moi sur le plan émotionnel.

Je veux que tu saches que l'adaptation à la vie ici ne doit *pas forcément* se passer de cette façon ! Comme toutes les autres âmes qui arrivent, on m'a accueilli avec amour et offert toute l'aide et tout le réconfort possibles au cours de ces quelques mois. Mais rien ne pouvait alors soulager mes préoccupations quant à la réaction de ma famille à la suite de mon départ de la vie terrestre. Je ne m'étais pas attendu à avoir des regrets ni à douter de la sagesse de notre entente prénatale selon laquelle vous me laisseriez partir à un si jeune âge. Mais lorsque nous avons conclu cette entente, nous n'avions pas anticipé l'intensité et la durée du chagrin de la famille.

Dans le royaume où je suis, nous ressentons ce que nos âmes bien-aimées éprouvent sur terre. Je n'ai jamais désiré y retourner, mais votre douleur m'a maintenu étroitement lié à vous tous au cours de ces premiers mois. J'en fus tout autant paralysé que vous jusqu'à ce que je puisse accepter pleinement mon départ, conformément à l'entente dont nous avons convenu, et ainsi me dégager du chagrin de la famille.

Je ne sais rien au sujet de ces « ententes avec la famille » dont tu parles, et je suis désolée que nous t'ayons affecté de la sorte. Mais, Matthieu, comment pouvons-nous faire autrement que de ressentir de la peine ? Comment t'attendais-tu que nous réagissions au fait de te perdre ainsi ?

Chère mère, je ne suis certainement pas en train de critiquer les sentiments que vous avez éprouvés à ce moment-là. Je ne fais qu'expliquer comment les choses se sont passées pour moi

au début, ici. Cela n'avait rien à voir avec *mes* attentes ; c'est simplement que la peine éprouvée par chacun fut beaucoup plus importante qu'aucun d'entre nous ne l'avait anticipé lorsque nous avons conclu cette entente.

Comment une telle entente aurait-elle pu être si inconcevablement cruelle qu'elle n'aurait pas tenu compte de cela ?

Un contrat prénatal n'est *jamais* une punition ni un tribut impersonnel à payer. Nous avons *tous* convenu de cette entente au niveau de l'âme. Nous avons partagé maintes vies ensemble auparavant et acquis une forte stabilité émotionnelle au fil de ces expériences. Nous nous sommes mutuellement choisis pour former une famille car chacun savait qu'il y trouverait les situations et les conditions nécessaires à son avancement spirituel, but fondamental de la vie sur terre.

Au moment de nos discussions sur le plan de l'âme, nous avons tous ressenti intuitivement que mon départ hâtif serait vécu d'une manière bénéfique qui contribuerait à la mission de vie de chacun. Ce n'est toutefois pas ce qui s'est produit. Le chagrin éprouvé ne fut pas bénéfique.

Comment décrirais-tu un chagrin « bénéfique » ?

Cela consiste à laisser notre force spirituelle libérer la personne afin qu'elle puisse entreprendre sa nouvelle vie. Lorsque vous laissez se perpétuer votre tourment consécutif à ce que vous appelez la mort ou la perte de cette personne, son âme est alors liée à vous. Les liens nous rattachant dans la peine sont aussi forts que ceux qui nous unissent dans l'amour, et les uns comme les autres ont de puissants effets sur nous ici. La charge d'énergie négative d'un chagrin prolongé empêche l'âme de poursuivre sa croissance, alors que l'énergie positive de l'amour illumine notre sentier spirituel et accélère cette croissance.

De toute évidence, la proximité physique nous manque ! Lorsqu'il y a de l'amour, il n'y a pas moyen d'éviter cette tristesse qui tout naturellement accompagne la séparation. Mais si vous consentez à l'accepter, vous sentirez alors monter en vous une force spirituelle née de l'amour réciproque, au lieu de subir les effets débilissants d'une peine partagée. Et vous saurez que votre chagrin bénéfique aidera également.

Si tes liens avec nous demeurent si forts, Matthieu, comment peux-tu bien avoir une vie normale ou indépendante là où tu es ?

Mère, c'est comme lorsque nous aimons des gens durant notre vie terrestre et que nous apprécions en même temps d'autres aspects de l'existence. Lorsque j'ai enfin commencé à passer à autre chose ici, c'était parce que je m'étais libéré du chagrin, et non parce que j'avais cessé de vous aimer ! Nos liens d'amour sont plus forts que jamais !

Quant à ma vie ici — une fois que j'eus laissé les choses reprendre leur cours normal —, elle a été *merveilleuse* ! J'ai de bons amis et il y a certaines âmes que j'affectionne plus particulièrement. Mon travail m'apporte une immense satisfaction. Je pratique des sports que j'aime tout comme auparavant, j'ai de nombreuses activités de loisir, je poursuis des études et je voyage. Et maintenant, je peux entrer en communion avec toi, ainsi que les médiums te l'avaient affirmé. On peut donc dire que la vie que je mène est « normale et indépendante ». Ne le crois-tu pas ?

Oui, très cher. Ça m'a tout l'air d'être une vie bien remplie, et j'en suis naturellement fort heureuse pour toi. Mais tu nous manques tout de même, Matthieu. Pourquoi a-t-il fallu que ton décès à un si jeune âge fasse partie de l'entente convenue

par notre famille? J'arrive difficilement à croire que j'aie pu consentir à cela.

Ce fut pourtant le cas, mère, et seul ce qui est nécessaire à l'expérience de vie de chacun fait partie de l'entente que notre famille a acceptée. Pour le moment, si tu le veux bien, restons-en là.

## La famille de Matthieu

Depuis le tout début, la vie de Matthieu fut une célébration de l'esprit d'indépendance. Il me l'a fait savoir dès le premier instant où je l'ai tenu dans mes bras, et j'ai respecté ce besoin tout au long de ses années sur terre. Troisième de mes quatre enfants, il est né lorsque Éric avait quatre ans et Betsy presque trois ans. Mes deux plus vieux étaient tellement heureux ensemble qu'ils ne manifestaient qu'un intérêt occasionnel pour leur petit frère. C'est ainsi que, pendant presque deux ans, Matthieu et moi avons passé le plus clair de notre temps ensemble, en compagnie de notre bon vieil épagneul du nom de Freckles, envers qui il avait la même affection attachante qu'il a eue à l'égard de nos autres chiens par la suite.

Jusqu'au jour où il a commencé à parler, peu avant son deuxième anniversaire et deux mois après la naissance de Michael, Matthieu fut un enfant singulièrement sérieux et observateur. Je lui parlais souvent, mais c'est en silence qu'il m'écoutait. Son père pensait qu'il était attardé, mais je savais qu'il n'en était rien. Lorsque je lui disais qu'il fallait traiter tous les animaux avec gentillesse et faire de même les uns à l'égard des autres, ou que nous pouvions voir Dieu en toutes choses autour de nous, il donnait l'impression de boire mes paroles comme si sa vie même dépendait de sa capacité à répéter tout ce que je venais de lui dire. Lorsque je lui parlais de sujets peu sérieux sur un ton enjoué, un sourire désarmant se dessinait sur son visage et ses yeux gris étincelaient, comme s'il gardait un précieux secret. Lorsqu'il commença réellement à parler, je ne fus nullement étonnée de l'entendre s'exprimer sans détours

avec des phrases complètes, et bientôt il se mit à donner son opinion, parfois avec une maturité et une sagesse stupéfiantes, sur n'importe quel sujet à quiconque voulait l'écouter.

Quand il eut trois ans, nous quittâmes Miami pour aller vivre au Panama. Ce déménagement, rendu nécessaire pour des motifs financiers, permit au père des enfants de revenir dans son pays natal et nous mit en contact avec une famille élargie et prévenante, de même qu'avec un environnement multiculturel qui influença nos choix ultérieurs. Dans ce nouveau cadre de vie, Matthieu s'épanouit dans son mélange bilingue d'activités trépidantes, d'introspection et d'imagination. Un jour, son professeur de première année me téléphona, fort contrarié du fait que son jeune élève transformait en fleurs les chiffres sur ses feuilles d'examen. Avec le temps, ces petites enjolivures devinrent des tableaux surréalistes, des vaisseaux spatiaux et des êtres aux formes étranges, esquissés dans des cahiers à dessin et disséminés à travers ses notes, dans ses carnets scolaires.

Jusqu'à sa toute dernière heure sur terre, Matthieu profita pleinement de chaque instant de la vie. Lui et Éric ne cessaient de découvrir ou d'inventer de nouvelles aventures. Ils apprenaient des manœuvres difficiles sur leur planche à roulettes, leur planche de surf et leur motocross, et ils jouaient au baseball, au tennis et au foot. Leur plus jeune frère, Michael, n'était certes pas leur égal dans tous ces sports, mais, mieux que cela, il était le troisième garçon des Ward. Le jour où ils eurent atteint l'adolescence, ce trio était devenu un atout indispensable dans toute soirée, des alliés dignes de confiance et de formidables compétiteurs.

En outre, à cette époque, les enfants avaient déjà dû voyager à plusieurs reprises entre la maison de leur père, au Panama, et l'un des nombreux endroits des États-Unis où j'ai habité. Le divorce avait mis un terme à la famille et à la stabilité géographique de leur vie. Deux ans après la séparation, le même

mois où Matthieu avait eu dix ans, j'avais quitté le Panama avec les enfants pour aller vivre en Virginie, près de la ville de Washington, ce qui avait été le premier de plusieurs déménagements liés à mon emploi.

Les enfants se virent forcés de se dépêcher de grandir. Éric obtint bientôt son permis de conduire en raison d'une situation familiale précaire, Betsy se donna le rôle d'adjointe maternelle et de conseillère auprès de ses frères, Matthieu devint notre expert en comparaison de prix au supermarché ainsi qu'un cuisinier innovateur, et Michael dressa les menus et les listes d'épicerie. Tous prenaient grand soin de notre domicile, peu importe où il se trouvait. Ils participaient chaque fois avec enthousiasme au réaménagement et à la décoration, et donnaient, peut-être avec un peu moins d'empressement, un coup de main pour les travaux ménagers. En ce qui concerne leur sentiment d'appartenance, ils devinrent, puisqu'ils étaient nés à Miami, de fervents adeptes de l'équipe de baseball des Dolphins.

Malgré l'absence de leur père, les enfants et moi formions une famille stable et unie. Néanmoins, ces années de constante migration nous mirent tous à rude épreuve et je finis par me retrouver seule. Éric alla vivre au Panama et occupa bientôt un emploi tout en terminant ses études universitaires. L'année suivante, Betsy s'inscrivit au Collège technique de Virginie. Pour éviter d'avoir à subir plus de dérangements en raison de mes déménagements, Matthieu et Michael allèrent dans un internat en Floride, près de chez ma mère et d'autres membres de ma famille, et ils retournèrent ensuite eux aussi au Panama pour y terminer leurs études secondaires.

Le fait de pouvoir me représenter les enfants dans leur cadre de vie durant ces moments de séparation fut essentiel à mon sentiment maternel. J'avais déjà vécu aux endroits où chacun d'eux se trouvait, ou alors je les avais visités et j'étais donc familière avec leur environnement et leur entourage.

Je pouvais les imaginer en train d'étudier et de fréquenter des amis ; de faire du surf, du vélo ou de bavarder ; de travailler dans leurs différents emplois ; ou encore assis à la table de la cuisine chez leur père ou leur belle-mère. Quelle que fût la distance qui me séparait d'eux, j'étais toujours, grâce à la myriade d'images mentales que j'en avais, une spectatrice virtuelle de leurs activités quotidiennes, ou j'avais à tout le moins l'impression d'y participer en esprit. Inextricablement entrelacée de liens d'amour, cette perspective me donnait le sentiment d'être proche d'eux au cours des nombreuses périodes où nous étions séparés.

Le 16 avril 1980, Matthieu se trouvait au Panama. Il avait obtenu son diplôme à la fin du semestre précédent et travaillait à la ferme de fines herbes de son père, en attendant de revenir vivre avec moi à Philadelphie où j'étais allée habiter moins de quatre mois auparavant. La plupart des lettres qu'il m'écrivait étaient des comptes rendus enthousiastes sur les responsabilités que son père lui avait confiées et qui avaient retardé son départ de plusieurs semaines. J'appris par la suite que lui et Betsy avaient projeté de me faire une visite surprise à l'occasion du week-end de la fête des Mères, mais, le soir où il me téléphona pour me souhaiter tardivement un bon anniversaire, je le grondai d'avoir oublié sa pauvre vieille mère.

Il me dit alors : « Je pense à toi chaque jour et, tous les jours, je t'aime. Je t'aimerai toujours, maman, ne l'oublie jamais. »

Le lendemain soir, son père me téléphona pour me dire que notre fils venait de mourir.

## Composer avec notre perte

Durant les heures précédant le départ de mon avion, je n'arrivais pas à assimiler la nouvelle de la mort de Matthieu. Son départ soudain me paraissait irréel et les images familières que j'avais de lui lorsque nous étions séparés ne correspondaient plus à la réalité. Il m'était tout simplement inconcevable de ne plus avoir *aucun* cadre de référence pour lui ! Je me disais : « Matthieu est auprès de Dieu », mais ça ne me réconfortait pas. Je n'étais pas prête à ce que cela arrive à mon fils ! Matthieu et mon monde seraient anéantis si je l'acceptais ! J'avais besoin de me sentir toujours reliée à lui comme auparavant, grâce à toutes ces images que je portais en moi. Mais elles s'étaient mutées en un kaléidoscope tourbillonnant et je n'arrivais plus à le voir clairement dans mon esprit.

Lorsque nous nous rencontrâmes, Betsy et moi, à Miami pour voyager ensemble jusqu'au Panama, elle me confia : « Tu as perdu un fils, mais moi, j'ai perdu un fils et un frère. » Ses années d'adjointe maternelle étaient gravées si profondément dans son cœur et dans son esprit que je pouvais croire facilement sinon ressentir sa double perte. La peine de ma fille, qui avait dû, si tôt, devenir une femme, m'attristait profondément et pourtant je ne pouvais rien faire pour combler ce vide soudain dans sa vie, pas plus que je ne le peux aujourd'hui.

Cette nuit-là, alors que toute la famille regardait les photos de classe récentes de Matthieu qu'un cousin avait rapportées de chez le photographe, nous avons tous remarqué que ses yeux avaient un air mystique, comme s'il voyait quelque chose au-delà de ce que nous savions. Betsy était la seule à savoir qu'il

avait souhaité être incinéré à sa mort. Il le lui avait dit l'été précédent, après lui avoir parlé du livre *La vie après la vie*, qu'il venait tout juste de lire. Elle se souvenait qu'il avait dit alors : « Ce qui nous attend après la vie sur terre doit être la plus extraordinaire aventure qui soit ! » Pouvait-il déjà se douter que sa propre aventure allait débiter à peine sept mois plus tard ?

Éric nous avoua qu'il avait tout d'abord refusé de croire à la mort de Matthieu. Au lieu de se rendre à la morgue comme on le lui demandait dans le message qu'il avait reçu, il conduisit durant plus d'une heure jusqu'à cet endroit isolé, dans la campagne, où il aperçut la jeep, bien en vue dans le champ rocailleux. Il courut jusqu'au véhicule cabossé et se mit à le frapper à coups de pied comme un possédé, raconta-t-il, jusqu'à ce qu'il soit enfin contraint de reconnaître l'impensable. En ces instants, mon plus vieux ne donnait plus l'impression d'être l'homme d'affaires entreprenant qu'il était en voie de devenir, mais un petit garçon au cœur brisé, impuissant à changer ce qu'il ne pouvait accepter.

Je me trouvais avec Michael dans la chambre qu'il partageait auparavant avec Matthieu. Alors qu'il avait vu les réactions de sa famille, allant de l'hystérie aux larmes discrètes, Michael était resté muré dans le silence. Je pensai que lui parler de Matthieu l'aiderait à s'ouvrir et je lui rappelai donc ce qu'ils avaient partagé dans cette chambre, ainsi que les nombreuses conversations qu'ils avaient certainement dû avoir ensemble. Michael lança alors : « C'est moi qui aurais dû mourir au lieu de Matthieu ! Comme ça, tout le monde ne serait pas dans un tel état. » Que pouvait-il y avoir de plus pénible pour moi que d'entendre mon plus jeune enfant me dire qu'il pensait que sa vie n'était pas aussi importante à nos yeux que celle de Matthieu ? « Michael, mon chéri, ne sais-tu pas que si tu étais mort, ce serait Matthieu et moi qui serions ici en train de parler de toi, de te regretter, et de ressentir exactement la même chose que toi et moi nous ressentons maintenant ? »

Je pouvais voir la douleur de mes enfants et j'en étais profondément peinée, mais une partie de mon esprit me protégeait toujours de la réalité de la mort de Matthieu, comme si j'étais la seule à savoir que son absence n'était que temporaire. Même le lendemain matin, alors que j'étais debout près de son corps, à la morgue, j'éprouvai un étrange sentiment de soulagement : mon Matthieu n'était pas dans ce corps. Plus tard, alors que certains d'entre nous répétions des cantiques et la chanson des Carpenters, *Bless the Beasts and the Children*, en vue de la messe commémorative du lendemain, Éric entra dans la maison et s'écria : « Mais comment pouvez-vous chanter pendant qu'on est en train de l'incinérer ! » Même si tout cela n'était pas réel pour moi non plus, je tenais pourtant à ce qu'il y ait de la bonne musique au service funèbre de Matthieu. Tandis que j'aidais le reste de la famille à disposer dans l'église de nombreuses plantes et des arbrisseaux en fleurs, je me réjouissais de tous ces dons offerts pour mon garçon, qui en aurait pris soin tout comme il le faisait pour nos fleurs à la maison et, si récemment encore, pour les semis de fines herbes à la ferme de son père.

Ces diverses distorsions de ma psyché, qui adoucèrent mes premiers jours, se poursuivirent jusqu'à la nuit qui suivit le service funèbre. Alors que tous les autres dormaient, je réalisai brusquement que *Matthieu était parti à tout jamais*. Le choc fut si brutal que je me précipitai sur le balcon pour ne pas déranger personne et me mis à sangloter si profondément que mon corps s'affaiblit et mon esprit s'éclaircit. En moins d'une demi-heure, j'étais passée de l'illusion profonde à l'angoisse la plus complète et ensuite à une acceptation singulièrement paisible. Puis, à ma grande surprise, je sentis que j'avais faim. Alors seulement, je réalisai que je n'avais rien mangé depuis mon arrivée au Panama trois jours auparavant.

Je pris un plat de mets froids et j'allai m'asseoir dans la salle à manger, face à la rangée de lumières ceinturant la baie, où

des bateaux attendaient leur tour pour s'engager dans le canal. Tout en observant ce panorama, ainsi que les lumières de la ville, je pensai aux jours heureux vécus avec Matthieu. Dans ce joli condo dont mon ex-mari était propriétaire avec sa nouvelle épouse et où Matthieu avait récemment séjourné, une sérénité inhabituelle m'habitait.

Alors que je souriais en me rappelant le jour où mon fils intrépide avait escaladé une cascade dans la forêt tropicale, je vis soudain apparaître dans la grande porte ouverte du balcon une image translucide de la tête de Matthieu. Ses yeux gris pétillants, son petit sourire espiègle et le teint hâlé de sa peau étaient bien les siens. Rien ne saurait se comparer à la joie indicible qui monta alors en moi. Je sentis l'amour émanant de l'image de Matthieu pénétrer en moi, ainsi que les effluves de mon amour affluer jusqu'à lui. Notre cercle d'amour sans bornes dura peut-être une minute avant que la vision, dont l'apparition avait été si subite, ne se dissipe peu à peu, comme si elle hésitait à partir. Quand elle eut complètement disparu, le lien d'amour demeura aussi fort qu'il l'avait été tout au long de cette réunion spirituelle pleine de magie et de joie.



La vie de notre famille reprit son cours sans Matthieu. Si nous sommes retournés à nos occupations habituelles, quelque chose en nous avait néanmoins changé. Ou peut-être nous sommes-nous alors engagés, sans nous en rendre compte, sur un sentier complètement différent. Comment savoir à quel point nos vies ont été transformées depuis que Matthieu n'y participe plus ?

J'ignore comment je me serais adaptée à sa mort au fil des ans si j'étais demeurée ensuite au Panama, un pays pour lequel j'éprouve toujours beaucoup d'affection, entourée par la famille et les amis. Je ne me serais peut-être pas sentie mieux là que n'importe où ailleurs, puisque les faits sont les faits. Plus

jamais ne pourrai-je étreindre mon fils ni rire avec lui. Il ne m'a jamais été donné de le voir devenir un homme, un mari, un père.

Je suis donc revenue vivre dans une ville pleine d'étrangers, à occuper un emploi où j'étais censée me comporter avec sérieux, prendre de judicieuses décisions, et faire en sorte que mon personnel et mes collègues se sentent à l'aise en ma présence. Et, sinistre coïncidence pour l'administration du collège où Matthieu avait étudié, trois autres parents y avaient également perdu un enfant. Le fils du président, un adolescent du même âge que Matthieu, était décédé dans un accident de voiture. Une femme qui était tombée enceinte pour la première fois, après avoir essayé durant vingt ans d'avoir un bébé, avait eu une fille mort-née, tandis qu'une autre femme pleurait la mort subite de sa fille de 33 ans, elle-même une mère, qui avait pourtant semblé se rétablir très bien d'une chirurgie simple.

Nous n'avons eu qu'une fois l'occasion de parler ensemble de nos pertes respectives. La mère du bébé mort-né m'a raconté que la plupart des gens lui avaient dit que c'était une bénédiction si sa fille n'avait même pas survécu quelques minutes, parce qu'elle ne pouvait regretter ce qu'elle n'avait jamais connu. Elle m'a confié que personne ne pouvait s'imaginer la peine que lui avait causé la perte de son enfant, qui avait plus d'importance à ses yeux que tout au monde. Elle m'avoua : « J'aurais bien aimé l'avoir eue avec moi pendant dix-sept ans, comme vous avez eu votre garçon. »

Après avoir parlé, le président et moi, des similarités entre les vies et les morts de nos fils respectifs, il prit ma main et nous avons pleuré ensemble pendant un moment, puis il est sorti en silence de mon bureau.

La grand-mère m'a raconté que ça n'avait été ni plus facile ni plus difficile pour elle parce qu'elle avait eu sa fille deux fois plus longtemps que j'avais eu mon fils. Elle était profondément peinée de la confusion de sa petite-fille ainsi que de la souff-

france de son gendre et elle soutenait qu'il était contre nature que des enfants meurent avant leurs parents. « Pourquoi Dieu laisse-t-il de telles choses se produire ? » me demanda-t-elle.

Aucun de ces trois parents ne tenta par la suite de reprendre contact avec moi, pas plus que moi avec eux, pour partager un moment d'empathie. Peut-être ont-ils appris, tout comme moi, que le deuil est un douloureux voyage de nature intensément personnelle.

Un cousin particulièrement cher à Betsy et à moi-même devait venir passer le week-end de la fête des Mères avec nous, mais il mourut d'une crise cardiaque quelques jours avant et nous nous sommes retrouvées, ma fille et moi, à Cleveland afin d'assister à des funérailles familiales pour une seconde fois en moins de trois semaines. Nous y avons toutefois pleuré pour Matthieu et non pour Richard, car il n'y avait plus de place dans notre cœur pour un autre chagrin.

Ma vie brisée était fortifiée par le travail. J'avais la chance d'avoir un personnel composé de jeunes gens sensibles qui étaient également de bons écrivains et de méticuleux réviseurs de textes. Lors de notre première réunion après mon retour, une personne rapporta un incident survenu durant mon absence en disant qu'elle en était « morte de rire ». Il s'ensuivit un silence que je rompis aussitôt en leur assurant que l'expression était tout à fait naturelle et qu'elle n'était absolument pas blessante. Et c'était vrai, car je ne l'avais nullement associée à Matthieu. Par contre, j'associais le souvenir de mon fils aux panneaux publicitaires de Pepsi, aux visages souriants, aux compagnies aériennes et aux stations de radio de musique pop, et c'était durant mes trajets d'une demi-heure pour aller au collège et en revenir que je me permettais de pleurer.

Les soirs de semaine, je restais à mon bureau jusqu'à vingt-deux heures, souvent plus tard, et, les week-ends, je rapportais chez moi une serviette remplie de manuscrits à lire et à corriger, de rapports à compléter et de correspondance à laquelle je

devais répondre. Tout cela constituait une béquille fiable lorsque j'étais seule, exigeant de moi un niveau de concentration suffisamment intense pour masquer mes émotions, et je ne m'interrompais que lorsque je tombais de sommeil. Mes premières semaines se passèrent ainsi à travailler machinalement, avec seulement de courts et rares instants où je permettais à l'accablante Vérité de me submerger.

À deux reprises, alors que l'angoisse était devenue insupportable, je fis des appels au milieu de la nuit, non pas à des membres de la famille ou à de proches amis, mais à d'improbables interlocuteurs. Le premier me dit, après que je me fus identifiée, que rien ne pouvait être si important que ça n'aurait pu attendre jusqu'au matin. L'autre, une connaissance récente dont la fille était morte l'année précédente, se déclara indifférente au fait que je pouvais maintenant compatir à sa peine. Un ami qui connaissait bien Matthieu téléphona et, après avoir appris la triste nouvelle, lança : « Je ne veux pas entendre cela. Ça ne peut pas s'être produit ! »

En juin, Michael, l'air émacié et grave, avec sa jambe dans le plâtre, vint avec son père à l'occasion de la remise du diplôme universitaire de Betsy, et, tel que prévu, il m'accompagna ensuite jusqu'à Philadelphie pour l'été. Il passa une bonne partie de son temps au collège, remplissant des enveloppes en attendant de pouvoir commencer à effectuer le travail d'entretien paysager pour lequel il avait été embauché, ignorant tout du fait que son salaire était déduit du mien. Il nous arrivait d'accepter des invitations de gens qui voulaient se montrer prévenants, mais qui n'avaient pas la moindre idée à quel point il m'était pénible d'essayer de paraître joviale. Michael semblait plus à l'aise que moi dans ces occasions, et il aimait son travail et les compliments de ceux qui disaient que la vaste cour n'avait jamais été aussi bien entretenue.

Betsy interrompit ses travaux scolaires durant la semaine où ma belle-sœur était avec moi pendant que son fils adolescent

subissait une chirurgie orthopédique. En le voyant étendu immobile, encore sous l'effet de l'anesthésie, sur ces draps d'un blanc immaculé, je revis l'image de Matthieu à la morgue, tandis que je m'efforçais de calmer l'anxiété de Marlène au sujet du résultat de cette opération compliquée. Quand mon propriétaire m'expulsa parce qu'il y avait plus de gens dans l'appartement que le nombre maximum de locataires stipulé dans le bail, le juge rejeta la cause et lui dit qu'il était sans-cœur, mais j'annonçai que j'allais déménager de toute façon, dès que possible.

Ainsi, à maints égards, ma vie publique avait apparemment repris son cours normal, mais, en réalité, j'étais sérieusement perturbée. Comme je ne pouvais défaire ce qui était arrivé à Matthieu, je croyais que la seule façon de me sentir à nouveau vivante, c'était d'aller le rejoindre, et je priai pour que cela arrive. Cette prière m'apporta un espoir, ou peut-être seulement la motivation de faire quelque chose d'autre que de me rouler en boule jusqu'à ce que je puisse retrouver mon fils. Si je travaillais dur, ma prière serait exaucée. Si je ne faisais pas tout mon possible en ce sens, alors je ne serais pas digne d'être avec Matthieu. Il ne me vint jamais à l'esprit que le fait de travailler consciencieusement durant de longues heures n'avait rien de nouveau pour moi. C'était le pilier central de l'éthique de travail que mon père avait observée toute sa vie et qui avait également été la mienne depuis mon tout premier emploi. Je lui avais simplement rattaché une nouvelle récompense.

Ce n'était pas le seul exemple de mes troubles psychiques, mais puisque ce subterfuge mental me permettait de fonctionner plus ou moins normalement, il fut probablement mon plus grand allié. S'il existe un moyen de composer avec la mort d'un enfant tout en faisant preuve d'un jugement solide, je ne l'ai jamais découvert, et j'ai pris certaines décisions majeures irréfléchies qui ont entraîné une série de problèmes et de souffrances pour les quelques années qui suivirent. Par exemple,

même si je savais que le financement du journal dont j'étais la rédactrice en chef avait toutes les chances d'être transféré à des programmes d'éducation médicale et que je perdrais alors mon emploi, j'achetai néanmoins une maison plutôt que d'avoir encore affaire à un propriétaire. Les conséquences de mon impétuosité ne me paraissaient tout simplement pas réelles.

Ce qui était bien réel toutefois, c'était le silence de la nuit obscure lorsqu'une conversation imaginaire avec Matthieu nourrissait notre relation mère-fils :

*Chéri, où se trouve le paradis au juste ? Bien sûr, c'est là que tu es, n'est-ce pas, même si tu avais l'habitude de dire que tu préférerais mener ta vie à un train d'enfer !*

*Possèdes-tu un véritable corps ou bien flottes-tu simplement tel un être invisible, faisant Dieu seul sait quoi ? Matthieu, es-tu un ange maintenant ?*

*Je suppose que tu dois être heureux, cher enfant. Je veux que tu le sois ! Le ciel n'est-il pas un lieu où règne la joie ?*

*J'espère qu'il y a là des fleurs pour toi. Elles te manqueraient s'il n'y en avait aucune. Mais il doit forcément y en avoir, puisque le paradis est censé être un endroit magnifique et je ne vois pas comment il pourrait l'être sans fleurs.*

*As-tu vu grand-papa ? Qui d'autre s'y trouve ? Combien d'âmes y a-t-il là en tout ? As-tu découvert comment se décide qui va au ciel et qui n'y va pas ?*

*Hé ! comme tu as tellement d'expérience pour mener tout le monde par le bout du nez, tu pourrais sans doute être l'assistant de saint Pierre ou de quiconque est le patron là-haut. Peut-être l'es-tu déjà !*

*Qui s'occupe des bébés qui meurent ? Te rappelles-tu la fois où tu as demandé à tenir le nouveau-né de Sandy ? Tu le fis avec une telle assurance*

que tu nous as tous surpris. C'est tellement injuste que tu n'aies jamais eu la chance d'avoir ta propre famille. Peut-être qu'ainsi moins de gens t'auraient regretté pendant le reste de leur vie.

Au paradis, les couleurs sont-elles semblables à celles de la terre, comme le bleu de notre ciel et le vert de nos collines, le rouge de nos couchers de soleil et le rose ou le jaune des fleurs de nos buissons ? Ou bien tout est-il blanc ? Y a-t-il quelque chose qui nous soit familier, comme les paysages ou les animaux, ou bien ne pouvons-nous y reconnaître que les gens ?

Communiquez-vous les uns avec les autres ou bien seul le silence règne-t-il, un peu comme dans un songe ? Ne me dis pas que tu peux écouter là-haut l'affreuse musique que tu aimais ici ! Y trouve-t-on ma musique préférée ? Sinon, je n'irai pas. Oh ! bien sûr que j'irai, mais j'espère que tu parleras à Pierre ou à quiconque est responsable, afin de voir ce que tu peux faire pour t'assurer qu'il y ait des symphonies avant que j'y vienne.

Comment Dieu parvient-il à suivre tous nos faits et gestes ? Et que fait-Il au juste ? T'arrive-t-il parfois de Lui parler ? Lui arrive-t-il jamais de te parler ? Peut-il vraiment entendre les prières de tout le monde ?

Est-il vrai que nos âmes vivent éternellement ? Qu'est-ce que la « vie éternelle », au fait ? La seule chose que le mot « éternel » veut dire pour moi, c'est que tu me manques éternellement !

Mon ange, peux-tu nous voir ? Nous entends-tu ? Est-ce que nous te manquons ? L'amour est-il la même chose là-haut qu'il l'est ici ?

Auras-tu toujours 17 ans ? La réincarnation existe-t-elle réellement ? Si elle existe et que tu reviens ici, comment le saurai-je ? Comment pourrai-je jamais te revoir ? Matthieu, tu ferais mieux de rester là où tu es maintenant jusqu'à ce que j'y aille à mon tour !

Cher Dieu, faites que je puisse être avec Matthieu !